

21, 2014

**Le Québec recto/verso - Association des Jeunes Chercheurs
Européens en Etudes Québécoises**

Petr VURM

**L'exil en ville, la ville en exil : l'écriture urbaine de l'exil dans l'oeuvre de
Régine Robin**

Per citare l'articolo:

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/475>

Rivista Publifarum

publifarum.farum.it

Documento accessibile online:

<https://www.publifarum.farum.it/index.php/publifarum/article/view/475/761>

Documento generato automaticamente 17-08-2020

L'exil en ville, la ville en exil : l'écriture urbaine de l'exil dans l'oeuvre de Régine Robin

Petr VURM

Abstract

L'article se penche sur deux textes de l'auteure québécoise Régine Robin, «La Québécoise» et «Mégapolis». Ces livres sont analysés du point de vue de l'exil vécu en ville, ainsi que de la migration et de l'errance en tant que mode de vie. Les villes (Paris, Montréal, Tokyo, etc.) deviennent non seulement un endroit où l'écrivaine séjourne, au second degré elles adoptent une dimension textuelle, ainsi que des significations métaphorique et symbolique.

This paper analyzes two texts by the Quebec author Régine Robin, «La Québécoise» and «Mégapolis». These books are approached from the point of view of exile experienced in a city, and also from that of migration and wandering as a way of life. The cities (Paris, Montréal, Tokyo etc.) become not only a place where the author lives, at a second degree they take on a textual dimension, as well as metaphorical and symbolic meanings.

Ces derniers temps, les écrivains et poètes québécois et francophones reviennent de plus en plus à la ville et à ses aspects en la repensant de façon fondamentale. La ville occidentale, décor indispensable du XIX^e et du XX^e siècle, subit des transformations dans l'écriture récente et contemporaine. Elle n'est plus un simple décor, elle se déplace en avant-plan, devenant en quelque sorte personnage du récit, partenaire du sujet lyrique ou épique dans un dialogue incessant : matière

tissée, à tisser ou œuvre à finir, labyrinthe de possibilités infinies.

Régine Robin représente l'un des grands écrivains et chercheurs québécois qui habitent et qui parcourent inlassablement des villes, au sens littéral et métaphorique, réfléchissant sur bien des aspects des villes et sur leur imaginaire. À cause de cette connaissance intime, nous osons dire que la ville les parcourt eux-mêmes ainsi que leur écriture. De cette façon, l'écriture robinienne de la ville devient emblématique du changement dans la perception de la ville susmentionnée.

En même temps, Régine Robin représente, à sa façon originale, le courant littéraire récent désigné *littérature migrante*. Cette littérature, très éclectique d'ailleurs, est précédée, sur le plan institutionnel, dès 1981 par une politique de reconnaissance des communautés culturelles, version québécoise du multiculturalisme fédéral. Pendant que la plupart des critiques attribuent le premier usage du terme d'écriture migrante à Robert Berrouët-Oriol (dans son article « L'effet d'exil », *Vice versa*, n°17), Fulvio Caccia rappelle que ces mots apparaissent d'abord dans un entretien de Jean Jonassaint avec Emile Ollivier (Caccia, 6-7). Une partie de la littérature migrante s'appuie sur la notion d'un exil qui n'est pas définitif, qui est ouvert sur plein de potentialités (les migrants étant de passage, ils peuvent migrer ailleurs), ce qui rend sa notion un peu plus problématique, si nous comparons avec sa perception plus traditionnelle en littérature.

Dans des recherches précédentes sur la littérature migrante, on a souvent abordé la problématique de *l'ici* et de *l'ailleurs*, comparé les lieux d'origine et ceux d'arrivée, parlé de l'expérience de l'exil et des répercussions sur la vie des exilés. Au sein de cette problématique globale, il se cache un sujet plus ciblé, celui de l'exil urbain parcourant métaphoriquement les rues et les ruelles des grandes villes en Amérique. À savoir, un certain nombre de migrants, et les écrivains comme Robin ne font pas exception à cette règle, ne migrent pas de quelque petit endroit anonyme dans leur pays d'origine (par contre, c'est le cas de Marco Micone, débarquant de son Montelongo natal à Montréal) : provenant d'Europe, d'Asie ou d'Amérique du Sud, quelques-uns des écrivains migrants laissent derrière eux une autre grande métropole telle que Paris, Bagdad, Shanghai ou Moscou pour s'installer à Montréal, Toronto ou New York. Ainsi, dans leur imaginaire et dans leur

écriture, une thématique transurbaine s'installe bien naturellement. Une multitude de questions sur cette thématique s'impose alors : quelle est l'expérience de l'exil vécue entre les grandes villes comme Paris et Montréal, Sao Paulo et Québec ? Y a-t-il des trajectoires, des lignes de force, des dynamismes typiques, liés à cette migration inter- ou transurbaine et à la notion de l'exil ? L'exil vécu dans une mégapole, a-t-il une couleur bien spécifique ? Et, en fait, quel est le contraire de l'exil ?

Dans notre communication, nous poserons quelques-unes de ces questions centrales, visant à cerner en même temps certains concepts fondamentaux de l'écriture de Régine Robin, tout en dégagant des tendances plus générales de l'écriture urbaine québécoise récente. Nous voudrions aborder notamment la façon dont l'écriture de Régine Robin exemplifie plusieurs fonctions élémentaires de l'imaginaire urbain, en quoi elle est originale et quels moyens et arguments elle utilise pour rapprocher son expérience de celle du lecteur. Nous tenons à préciser que cet article fait partie de notre projet recherche plus large sur la ville et sur l'imaginaire urbain. Pour accomplir notre propos dans l'espace limité de notre communication, nous avons choisi deux œuvres assez caractéristiques et bien connues, qui, à notre avis, couvrent le mieux la problématique abordée. C'est *La Québécoise* (Québec/Amérique 1983, Q), et l'essai sur la « balade urbaine » *Mégapolis : les derniers pas du flâneur* (Stock, 2009, M).

Romancière, essayiste, critique, théoricienne de littérature, historienne, sociologue, linguiste, sémioticienne, traductrice, Régine Robin dans tous les domaines entrecroisés de son activité littéraire et scientifique examine les problèmes de la mémoire, de la fiction, des discours sociaux, des identités individuelles et collectives, de la judéité et/ou de la judaïté, de la migration, de l'hypertexte électronique, de l'imaginaire urbain, des représentations de l'ethnicité. Elle est née en décembre 1939, de parents juifs polonais qui venaient de s'installer à Paris quelques années auparavant.

Elle a fait ses études en France, à Paris (le lycée, la Sorbonne, l'École Normale Supérieure). Historienne, linguiste et sociologue, elle s'intéresse à la littérature, aux langues (elle parle allemand, anglais, espagnol, russe et yiddish) et à la traduction. Préoccupée par la question du multiculturalisme et du métissage culturel, elle a fait beaucoup de recherches sur le sujet. Elle porte aussi une attention soutenue au

post-modernisme.

Il s'agit d'une auteure dont l'écriture reste profondément marquée par l'exil et par la diaspora juive, qui problématise l'identité liée à la mémoire de la Shoah et aux expériences migratoires, accompagnées par des réflexions sur ce qu'elle appelle « roman mémoriel » qui signifie un processus narratif

par lequel un individu, un groupe ou une société pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant, s'inventant des souvenirs, un passé glorieux, des ancêtres, des filiations, des généalogies, ou, au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection (Robin, *Le roman mémoriel*, p. 48).

L'œuvre de Robin déconstruit beaucoup de clichés traditionnels et elle exemplifie quelques notions typiques de l'esthétique postmoderne comme par exemple une méfiance par rapport aux grands récits, le fragmentaire, le refus de dichotomies de toutes sortes, éparpillement rhizomatique des morceaux de son écriture, la poétique de l'hybride et de l'hétéroclite, du polyphonique et du discontinu, du refus d'un ordre :

Par un choix volontaire, il manque un ordre à la narration : « Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence » (Q, 15).

Par ce procédé à la fois désordonné et subordonné à la narration fragmentaire, rhizomatique, Robin arrive à faire confondre, au niveau de l'écriture urbaine, les villes d'origine (d'elle-même ou de sa famille), que ce soit Jitomir ou Paris et la ville d'arrivée (Montréal, New York). Ainsi, le narrateur en partie autobiographique ne fait jamais une séparation nette entre l'expérience de la ville vécue en Europe de celle de l'exilé en Amérique :

En effet. Il aurait répondu pince-sans-rire, à la manière de Woody Allen – non ce n'est pas compliqué.
Je me sens new-yorkais de Paris ou montréalais du Shtetl si vous voulez.
(Q, 35)

Ce qui plus est, et parfaitement au prolongement de cette logique, l'exilé se trouve en exil partout où il arrive et simultanément nulle part, parce que la ville de

l'exil devient en même temps son domicile. Ceci dit, chez Robin, nous ne pouvons que difficilement laisser de côté la diaspora juive et la notion centrale du shtetl (pensons déjà, en relation à la problématique urbaine, à cette orthographe curieuse en yiddish : shtetl, mot qui vient de l'allemand « Städtel /Städtle»=petite ville, serait-ce une « ville altérée » ou un « village en devenir »?), porteur d'une stabilité et d'une idée de domicile, peu importe les influences extérieures ou l'endroit concret où le shtetl se trouve. Le Juif devient en quelque sorte le citoyen du monde par excellence :

La rencontre avec une ville. Tu te perdais souvent, revenant mille fois au même endroit, reconnaissant les enseignes, les boutiques, la qualité de l'air flottant autour des carrefours. Au bout d'un mois, les itinéraires familiers avaient remplacé les déambulations hésitantes, maladroites, des premiers temps. C'est au petit matin que les villes prennent couleur. Il y a aussi les villes sans couleur teintées d'eau, de neige. Les villes brumes et sirènes, les villes cheminées d'usine, les villes parc, les villes fleurs. Tu avais aimé toutes les villes, la respiration hallucinée des villes américaines vue d'avion le soir comme un tableau de bord, un écran électronique de lignes de lumières entrecroisées, des réseaux lumineux dans la nuit. (Q, 17)

D'autre part, ce havre de la stabilité dans la mer du monde extérieur se fait menacer et finalement détruire avec la Shoah. Ce qui s'ensuit, c'est la « fragilité de l'identité narrative [qui] dérive ici autant de la ruine de tout grand récit qui fonderait le sentiment d'une continuité des origines, que de la quasi disparition, suite à la Shoah, de la langue maternelle. » (Sadkowski, p. 179). Vivre l'exil en ville est alors pour Robin avant tout l'expérience de la langue d'une part (ou plutôt de langages, de la polyphonie urbaine) mais d'autre part du mutisme qui vient après ce brouhaha de la langue, et surtout cette incapacité bien répétée de dire quoi que ce soit après Auschwitz. Pour revenir encore à Piotr Sadkowski :

La thématization de l'indicibilité de l'expérience de l'individu dont la mémoire est continuellement travaillée par l'exil, la perte, la disparition, l'absence et le deuil doit s'accompagner d'une impossible quête, dans et par l'acte narratif, des espaces qu'il aurait pu percevoir comme son (ses) lthaque(s)

). (Sadkowski, p. 181).

Pour l'auteure, la ville est étroitement liée à l'énonciation et à l'écriture, l'une et l'autre se donnant naissance mutuellement :

Tu avais aimé toutes les villes, la respiration hallucinée des villes américaines vues d'avion le soir comme un tableau de bord, un écran électronique de lignes de lumières entrecroisées, des réseaux lumineux dans la nuit.

Centre-ville,
ring ancien,
nouveau ring,
boulevards extérieurs,
boulevards de ceinture,
périphériques,
bretelles,
highways,
freeways,
turnpikes,
parkways,
thruways,
Stadtmitte,
Centrum,
midtown,
downtown,

ce désir d'écriture. (*Q*, 58)

D'ailleurs, la disposition spatiale de la ville et sa fonction narrative constitue l'un des premiers points à noter dans l'écriture de la ville. L'écriture robinienne représente un patchwork postmoderne d'expériences quotidiennes, de restaurants et de librairies, de microrécits locaux, de la « haute contemporanéité ». Cette structure fragmentaire est l'un des projets de l'auteure, comme elle le souligne dans la postface :

Mon livre, il y a dix ans se voulait une expérimentation à la fois littéraire et sociale. Je n'avais d'autre ambition, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc

culturel, d'autant plus grand chez moi, qu'il avait lieu dans une langue commune. (Q, 207).

Derrière une fragmentation pareille se cache une tentative de s'appropriier le réel jusque dans son « intimité » de la vie quotidienne. Très différent de la notion du réalisme du XIX^e siècle (pensons déjà au Paris chez Balzac !), la technique du collage et du fragment est peut-être plus proche de la réalité de notre quotidien, qui ne représente pas non plus un récit, plutôt une série d'expériences, au mieux de microrécits entre lesquels il existe des liens flous de causalité. La ville-fragment est pareille. Chaque quartier vit ses petites histoires dont la somme pourtant ne compose pas un tout cohérent. Il s'agit plutôt d'une mosaïque, d'une formidable fourmilière humaine où un flâneur, nomade à la manière du narrateur fictif, peut retrouver quelques traces de cohérence, pas plus. Or, le rôle de la narratrice ne consiste pas à raconter une histoire cohérente, mais, à la manière de Georges Perec, à épuiser un lieu concret dans tous ses aspects du quotidien. Son arme narrative la plus efficace, c'est la liste et l'énumération - « [i]l fallait faire un inventaire, un catalogue, une nomenclature. » (Q, 18),

Une Amérique mal ficelée, tout juxtaposé en vrac. Comprimé de temps et d'espace, tous les pays, toutes les Histoires, tous les peuples.
Œcuménisme du pauvre, du poursuivi, de celui qui n'a pas le droit à la parole. En vrac. Eclaté. L'Amérique de toujours. Pas un pays. Des imaginaires, des nostalgies. Des remake, des ersatz. (Q, 66)

La liste, malgré son caractère apparemment spatial, est cependant strictement linéaire. Il faut établir un parcours, un ordre (même si c'est un ordre illusoire), ce qui, dans la ville, correspond souvent à l'itinéraire. Chez Régine Robin, on retrouve des parcours purement personnels, intimes, constituant un « art » de marcher dans les rues d'une ville, ou bien des itinéraires fixés par les autres qui empruntent le plus souvent les lignes du métro, que ce soit à Paris, New York, Montréal :

Entre deux mers - mais ce n'est pas du Bordeaux - à peine un océan à boire - noter toutes les différences - les noms des stations de métro - l'étrangeté
Angrignon
Monk

Jolicoeur
Verdun
De l'Eglise
La Salle
[...] (Q, 53)

Or, cet ordre apparent (qu'y a-t-il dans la ville de plus planifié, réfléchi, organisé qu'une ligne de métro) est constamment compromis par le dysfonctionnement de la mémoire (voir la citation *infra*). Le métro dans une ville représente une image métaphorique, voire symbolique fort puissante : son réseau peut représenter le système sanguinaire, indispensable au bon fonctionnement de l'organisme, en même temps, le parcours du métro peut symboliser le début de la fin (d'une journée, d'une vie), sa topographie souterraine évoque le refoulé, un monde parallèle, une réalité spéculaire, etc.

Régine Robin se sert de cette métaphore de la mémoire et du refoulé d'une manière originale :

APRÈS GRENELLE - JE NE SAIS PLUS
LA LIGNE SE PERD
DANS MA MÉMOIRE
Les Juifs
doivent
prendre le
dernier
wagon. (Q, 73)

Cette évocation, fort émouvante, relie la station du métro parisien avec une évocation de la rafle du Vél'd'Hiv du 16 juillet 1942. Ainsi, le « dernier wagon du métro » se perd non seulement dans la nuit mais aussi dans la mémoire collective et celle de l'auteure. Or, la mémoire et ce « devoir de mémoire » dont l'écrivain est l'un des porteurs, représente un élément central de l'écriture de Régine Robin, comme d'ailleurs de celle de beaucoup d'autres auteurs juifs. Reste à établir des liens possibles entre la mémoire et la ville.

À la manière d'une écriture, la mémoire est indispensable à la ville et vice versa. À plusieurs égards la ville représente un palimpseste du passé. Au sens le plus visible ou tangible - souvenons-nous des vieilles enseignes qui se cachent sous les

nouvelles, que ce soit fait par négligence ou intentionnellement : le nouveau propriétaire qui s'installe dans un magasin garde toujours quelques traces des inscriptions anciennes, du passé, et ceci aussi au sens réel et symbolique. Toute nouvelle maison, une rue perçue à travers des quartiers insalubres, les gratte-ciel postmodernes de la banlieue n'arrivent pas à éradiquer complètement le passé, oubliant sous les chantiers des fondements médiévaux, d'anciennes églises autour des constructions en verre et en acier. Bien plus que dans le paysage naturel, toute activité humaine s'inscrit dans la mémoire de la *skyline* de la ville comme si celle-ci était un grand livre à lire lors de nos déambulations.

Nous avons constaté précédemment que la ville chez Régine Robin ne représente pas qu'un ensemble d'éléments urbains, c'est un intertexte complexe, un palimpseste de son écriture : il s'agit d'un réseau, d'un tissu dense de significations. En parcourant ce tissu, nous pouvons comprendre le jeu complexe de va-et-vient entre le passé et le présent, entre la mémoire et l'oubli. L'exil à Montréal permet d'enrichir l'expérience vécue à Paris et vice versa. Il n'est donc jamais achevé ni séparable du « chez-soi ».

Avec la publication de *Mégapolis* en 2009, Régine Robin élargit, résume et conclut en quelque sorte la problématique urbaine. Il s'agit d'un essai-bilan autobiographique avec une thématique largement urbaine, où entrent un grand nombre de thèmes liés à la ville : l'errance, avant et surtout, mais aussi la géographie, les arts – arts plastiques, cinéma, musique, peinture, le quotidien et, en filigrane, l'exil. Inspirée par son amour des villes, Régine Robin en revient à sept villes mondiales, pour y flâner, les explorer et les comparer, mais surtout pour manifester son désir urbain et chercher une poétique urbaine :

Désir d'arpenter, d'explorer, de flâner, de parcourir, de monter et descendre des avenues, des rues, en bus, en tramway, en trolley, désir de traverser en métro, en taxi, de filmer, de photographier, de voir des films dans les grands cinémas ou des cinémas de quartier, de rester au fond des bistrotts, de rencontrer des gens, de vivre de cette pulsation, de ce rythme de la mégalopole (sic), d'expérimenter, de « performer ». (*M*, 38).

Et si moi aussi dans mes périple urbains à travers le monde, j'allais voir « beaucoup trop de beaucoup », sans savoir qu'en faire, sans rien

assimiler ? La poétique des mégapoles que je cherche à traquer n'est en rien une saturation du regard. J'aime les néons, les décors kitsch, le carton-pâte et cette collision entre le passé et le présent, l'authentique et le pastiche, le postmoderne et l'ancien. Le trop-plein de m'empêche pas de voir, de penser, de comparer et je m'épanouis dans ces excès et rencontres des contraires. (*M*, 39).

L'auteure a déjà atteint l'âge où elle peut faire le bilan de sa vie, elle a visité une foule de villes mondiales, ce qui lui permet de les voir avec une certaine distance, par le prisme de l'expérience de l'âge mûr. Ce qui frappe surtout dans *Mégapolis*, c'est qu'à la différence de *La Québécoise*, qui était plutôt porteur de transurbanité et d'interurbanité, *Mégapolis* place la ville contemporaine dans la perspective *post* urbaine, celle de la ville dystopique, de l'antiville, de la ville qui n'existe pas :

On l'aura compris, je m'intéresse aux villes monstres, qu'on ne sait plus comment nommer. Au moment de la première flambée urbanistique, au passage du XIX^e au XX^e siècle, on parlait de « métropolisation » des grandes villes et de la société. Londres, New York, Paris, Berlin en constituaient les exemples emblématiques. On pourrait parler aujourd'hui d'un phénomène de mégapolisation, de mégapoles, de postmétropoles, de villes-réseaux, de villes globales, d'outre-villes. (*M*, 89).

Comme le lecteur le sait déjà, j'adore les villes qui n'en sont pas. Tous mes amis détestent Los Angeles, alors que je l'ai tout de suite aimé, son climat, son fouillis d'autoroutes, ses palmiers, ses immenses boulevards. Tokyo, m'avait-on dit, c'est pire, c'est la quintessence de la non-ville, de la ville-chaos, sans passé, sans traces, sans mémoire. (*M*, 311)

Comme si la ville de Montréal, pendant ces vingt dernières années, avait grandi et vieilli en même temps que la narratrice de *La Québécoise* ; et comme si son partenaire dans la relation transurbaine n'était plus seulement Paris ou New York, mais aussi Tokyo, Los Angeles, Buenos Aires ou Londres dans une poétique de la méga(lo)pole. L'épanouissement des nouvelles technologies, la mise en réseau du monde entier ont relié d'une manière sans précédent ce qui avant paraissait éloigné. Enfin, la métaphore du rhizome de Guattari et Deleuze se réalise en pratique. En même temps, le *posturbain* s'accompagne du simulacre emprunté chez Baudrillard. La ville de Los Angeles est ici abordée par une série de questions

sur l'impossibilité de devenir une véritable ville pour finalement être acceptée telle quelle lorsque Régine Robin s'y installe :

Los Angeles coïnciderait-elle trop avec son image, ses images, ses clichés positifs ou négatifs, euphoriques ou dysphoriques ? La ville serait-elle dans l'impossibilité de creuser une distance entre les miroirs que le cinéma lui tend en permanence et ce qu'elle est vraiment, une mégapole californienne ? Serait-elle, en face de l'omniprésence de l'image, incapable de trouver ses mots, sa voix ? Moi qui ne crains ni le toc, ni le kitsch, ni les décors, ni le simulacre, ni les images, comme j'aime la ville et Marilyn, je me suis fait mon propre cinéma et me suis installée à Los Angeles. (*M*, 416).

Avec la transformation rapide de la ville, l'exil adopte de nouveaux contours. À la manière du Juif errant, le citoyen du monde est à la fois partout chez lui et partout en exil. Il a beau être relié à tous les coins de la planète par un cordon ombilical des réseaux de communication, il a beau faire le tour du monde en quelques dizaines d'heures, ses déplacements fébriles et fantomatiques provoque l'apparition de villes-simulacres, des postmétropoles qui correspondent de plus en plus à l'image que les médias nous proposent. Cependant, comme Régine Robin l'affirme, même ces villes-monstres peuvent devenir de formidables aventures et leur exploration peut provoquer des frissons. L'errance soit louée !

Bibliographie

CACCIA, Fulvio, « À quoi servent « les écritures migrantes » ? », dans Marc ARINO, Marie-Lyne PICCIONE, *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007.

MOISAN, Clément, HILDEBRAND, Renate, *Ces étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec: Éditions Nota Bene, 2001.

ROBIN, Régine, *Québécoise*, Montréal : France/Amérique, 1983.

-----, *Le roman mémoriel*, Longueuil : Editions du Préambule, 1989.

-----, *Mégapolis*, Montréal : Stock, 2009.

SADKOWSKI, Piotr, *Récits odysseens. Le thème du retour d'exil dans l'écriture migrante au Québec et en France*, Torun, 2011.



ASSOCIATION DES JEUNES
CHERCHEURS EUROPÉENS
EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

Dipartimento di Lingue e Culture Moderne - Università di Genova
Open Access Journal - ISSN 1824-7482